



CHAPITRE II

LE SENTIMENT DU MALHEUR

L'Etude de la vie de l'auteur par rapport au malheur

Influencé par le Réalisme, Alphonse Daudet aime prendre beaucoup de notes après observation minutieuse. La plupart de ses livres sont partiellement nés de son expérience tels que Lettres de mon moulin, Aventures prodigieuses Tartarin de Tarascon, Contes du Lundi, voire Le Petit Chose. On remarque qu'il cite parfois l'histoire d'autres personnes qu'il a connues, telles que Jack et Le Nabab. Il a le don précieux de saisir et de capter les traits particuliers et de les transfigurer dans ses personnages.

Le Petit Chose est un livre autobiographique où il parle de son enfance dans la première partie; la deuxième partie est de sa propre création. Il y a autrement dit une mise en oeuvre de souvenirs vrais et imaginaires dans ce livre.

Bien que ce ne soit pas exactement son expérience, Jack raconte la vie d'un pauvre qu'il a connu à Champrosay et qui est mort de misère à l'hôpital. On se rend compte alors que les deux livres sont de vrais romans : le premier, c'est lui et l'autre est celui d'un homme dont l'histoire a attiré

l'attention de l'auteur. Ainsi donne-t-il les sous-titres suivants : "Histoire d'un enfant" pour Le Petit Chose et "Histoire d'un ouvrier ou d'un apprenti" pour Jack. Ce type d'expérience d'une personne conduit l'auteur à vouloir en parler encore plus au public, non seulement pour le divertissement que cela procure, mais aussi pour les vertus que cette expérience permet de développer.

On peut trouver quelques similitudes intéressantes, à savoir que l'histoire de l'auteur ressemble à l'histoire du petit Chose. On découvre tout d'abord la famille et le héros lui-même. Alphonse Daudet a souvent rencontré des difficultés durant son enfance. Il a beaucoup souffert. Très autoritaire, son père, fabricant d'étoffe de soie, a l'habitude de colères dont toute la famille a peur. Il obtient un grand succès avec son commerce dans la première partie de sa vie. Mais, malheureusement, il est ruiné dès la naissance d'Alphonse Daudet. C'est une mauvaise période qui désempère sa famille. Il faut vendre le mobilier pour payer les dettes les plus pressantes. Il doit quitter sa ville natale et ses objets préférés. La dispersion de sa famille le rend malheureux.

Il doit surtout prématurément quitter son école pour travailler comme maître d'études à Alais. Il est alors confronté à bien des problèmes. Il est finalement renvoyé du collège et vit durement avec son frère à Paris. Ce moment est clairement évoqué dans Le Petit Chose. Mais après, grâce à son



génie, il se dirige vers le genre littéraire : roman, poésie et théâtre. Il connaît le succès et le bonheur qu'il n'avait jamais connus auparavant. On peut, en somme, diviser la vie de l'écrivain en deux parties : sa jeunesse malheureuse et une période de célébrité à l'âge adulte.

1.) Jeunesse malheureuse : Daudet l'homme

Alphonse Daudet en tant qu'homme ne se différencie pas beaucoup de son héros, le petit Chose. L'une des épreuves dans sa vie se déroule dans son enfance; elle commence à Nîmes, et continue avec l'installation de sa famille à Lyon. On y découvre son portrait physique et moral, et jusqu'à ses sentiments :

1.1) Physique de Daudet

Nous remarquons que l'auteur, dans Le Petit Chose, aime mettre en scène des personnages qui lui sont proches. Les gestes de son entourage sont souvent repris par ses personnages. Les familles, les professeurs et les collègues ne sont pas tous le produit de son imagination; plusieurs personnes sont réelles. L'exemple le plus net se trouve dans le petit Chose. L'auteur transmet son expérience à travers la vie du héros qu'il utilise comme un miroir. Autrement dit chacun des deux hommes se retrouve dans l'autre. Alphonse Daudet lui ressemble physiquement et spirituellement.

Ce qui est frappant chez Alphonse Daudet, c'est qu'il est petit. Constatons que c'est le point qui constitue la plus grande faiblesse pour lui. Pendant ses années scolaires, humilié par son professeur et ses amis pour la petitesse de sa taille et son air enfant, il finit par se sentir inférieur. On peut citer un passage où un maître lui parle comme dans l'exemple : « Hé! vous, là-bas, le petit Chose »¹, si bien qu'après, ses camarades ne l'appellent plus Alphonse Daudet mais le petit Chose, et cela même s'il essaie de se faire comprendre plusieurs fois.

On remarque la même scène dans Le Petit Chose où l'auteur veut persister dans sa vie pénible au collège. L'extrait suivant explique bien son défaut.

Malheureusement j'étais très petit, et cela me désespérait. Figurez-vous que, même en me haussant, je ne montais guère plus haut que les bas blancs de M. Caduffe, notre suisse, et puis si frêle!²

De plus, à cause de son infériorité, le petit Chose est presque pris pour un élève au lieu d'un maître d'étude. Il est si ridiculement petit que le premier jour où il se présente, le directeur ne veut pas l'accepter en tant que nouveau maître.

¹Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 28.

²Ibid., p. 27.



Ainsi que Jack, il est d'abord réprimandé pour sa faiblesse, dès la première fois qu'il est présenté pour être un nouvel apprenti. On peut donc insister sur le fait que la petite taille est une des causes de la douleur des héros. Il a déclaré lui-même qu'il ressemblait à un gringalet. Fluent, débile, sec comme un pic et maigre comme une allumette.³ L'auteur se retrouve donc dans ses héros pour mettre l'accent sur le ridicule. Il se décrit frêle et fragile. "Comme j'étais très frêle et maladif, mes parents n'avaient pas voulu m'envoyer à l'école."⁴

L'extrait du Petit Chose que nous citons, montre combien sa santé est fragile et quelle est sa faiblesse, ce qui l'empêche de faire des études. Alphonse Daudet est facilement malade. La dernière partie de sa vie, en particulier, indique qu'il est de plus en plus malade si bien qu'il lui faut se reposer en province, ce qui est un obstacle pour créer des œuvres. Il peut cependant encore trouver quelques sources d'inspiration dans la dernière partie de sa vie.

Peu importe que, beau, il ressemble à sa mère. L'auteur

³Jacques-Henry Bornecque, Les Années d'Apprentissage d'Alphonse Daudet (Paris: Librairie Nizet, 1951), p. 40.

⁴Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p.14.

du Petit Chose est beau comme "un dieu grec"⁵ et "une fille"⁶, luisant comme "un pingouin sortant de sa banquise."⁷ On décèle cette ressemblance dans les deux livres, Le Petit Chose et Jack.

Physiquement, il ressemblait à sa mère, avec quelque chose de plus fin, de plus distingué, et toute la transformation d'une physionomie de jolie femme à celle d'un homme intelligent. C'était le même regard, plus profond, le même front, mais élargi, la même bouche resserrée par une expression plus sérieuse.⁸

On retrouve ici la beauté du héros dans le paragraphe qu'on a cité à propos de Jack et qui confirme aussi le physique de Daudet. Les autres, rabaissant ses charmes, le considèrent, comme indigne de recevoir des égards, comme s'il était une femme.

En outre, c'est non seulement ses traits physiques que le petit Alphonse transfigure chez ses héros, mais aussi son caractère.

⁵ Georges Benoit-Guyod, Alphonse Daudet (Paris: Tallandier, 1947), p. 69.

⁶ Jean-Paul Clébert, Les Daudet (Paris: Presses de la Renaissance, 1988), p. 20.

⁷ Ibid., p. 57.

⁸ Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 57.



1.2) Caractère de Daudet

Le romancier a à la fois physiquement et moralement hérité de quelques traits de sa mère. Dans son intimité avec elle et à l'opposé de l'autorité de son père, il hérite de la sensibilité et de l'amour de lire de sa mère. Alphonse Daudet, coeur sensible, esprit indépendant et caractère ombrageux⁹, est un enfant profondément vibrant, ivre de se sentir exister, perméable au-delà de l'imaginable. Il a parlé lui-même au seuil de ses Notes sur la vie, d'une extraordinaire "machine à sentir"¹⁰.

En plus des connaissances qu'il a reçues des livres, il compose avec aisance des oeuvres merveilleuses en se servant de souvenirs et en faisant appel aux sentiments. Il peut particulièrement faire sentir aux lecteurs de tous les âges ce qu'il ressent et faire s'attendrir le lecteur comme s'il assistait aux scènes décrites. On ne doute plus ainsi du fait qu'il soit capable de présenter avec génie le sentiment des malheureux, surtout des enfants.

On remarque souvent, dans Jack, que la mère du héros est sensible et naïve. Elle pleure comme l'enfant qu'elle a

⁹Georges Benoit-Guyod, Alphonse Daudet (Paris: Tallandier, 1947), p. 57.

¹⁰Jacques-Henry Bornecques, Les Années d'Apprentissage d'Alphonse Daudet (Paris: Librairie Nizet, 1951), p. 42.

toujours été, avec des sanglots, des suffocations. Elle se sent spirituellement puérile.

Pendant que le prêtre parlait, le visage de Mme. de Barancy avait passé par toutes les expressions de douleur, de dédain, de confusion (...) les paroles bienveillantes du recteur, tombe sur cette âme enfantine, la firent se fondre tout à coup plaintes, en larmes, en aveux, en expansions bruyantes et désolées.¹¹

L'artiste a aussi naturellement quelques traits de caractère enfantins qu'il a reçus de sa mère. Il se laisse toujours aller à une faiblesse, à l'attendrissement. Imaginatif, il vit dans son propre monde, toujours optimiste. Il transforme des choses ordinaires, à travers les yeux des autres, en objets particuliers, significatifs en eux-mêmes. Il les met en valeur. On voit, dans Le Petit Chose, que des arbres, des animaux et des choses ressemblent à des créatures. Tout, sorti de son imagination, reflète aussi ses sentiments. Considérons, par exemple, la scène où le petit Daniel va quitter sa ville natale pour Lyon; il est mélancolique et dit au revoir à ce qu'il préfère. Cela nous laisse découvrir sa tristesse au moment de partir et de se séparer de ce qui lui tient le plus au cœur tels que des objets sans importance comme on peut le remarquer

¹¹Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 19.



avec cet extrait : " Aussi ma mémoire reconnaissante a-t-elle gardé du jardin , de la fabrique et des platanes un impérissable souvenir,..."¹²

De plus, l'enfant est en général naïf, innocent. Ayant la joie de vivre, étant pur, il agit avec franchise. Il ne distingue pas le bon du mauvais. Tout est pareil. L'auteur, comme son petit Chose, ne souffre pas des échecs de sa famille. " Pour ma part, j'étais très heureux. On ne s'occupait plus de moi. J'en profitais pour jouer tout le jour..."¹³, " Pourtant, au milieu de cette grande douleur, deux choses me faisaient sourire : d'abord la pensée de monter sur un navire, puis la permission qu'on m'avait donnée d'emporter mon perroquet avec moi."¹⁴

Ces deux citations montrent qu'il ne s'intéresse guère la déchéance de sa famille malgré l'agonie. Ce caractère puéril est toutefois aussi le point faible du héros. On abuse de lui en profitant de sa naïveté. Le héros est souvent, en effet, inférieur. Il connaît de plus en plus la douleur.

¹²Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 11.

¹³Ibid., p. 15.

¹⁴Ibid., p. 19.



1.3) Sentiment de Daudet

Les débuts de la vie d'Alphonse Daudet sont plutôt difficiles. Sa naissance a constitué en lui-même. Il est toujours accusé d'avoir apporté la malchance à sa famille. Ses parents, surtout son père, ne s'occupent pas beaucoup de lui par rapport à ses frères et sa soeur. On peut dire qu'il manque d'affection parentale à sa naissance. Solitaire, il se sent malheureux pendant son enfance. Il mène une vie dure : de ses années scolaires jusqu'au travail. Le romancier décrit avec une étrange mélancolie des périodes de misère intense. La souffrance qu'il habite durant ses années d'apprentissage augmente de plus en plus. Il ne peut pas sortir de ce cercle vicieux.

On a l'impression que le malheur le poursuit, puis l'obsède jusqu'à le tourmenter, cela bien qu'il se déplace en raison de la ruine de la famille pour aller travailler et s'enfuir.

Alphonse ne voit de la capitale que le pavé gluant, les trottoirs encombrés, les rues pleines de fiacres entre des rangées de maisons trop hautes sous un ciel noir. L'arrivée à Lyon, l'arrivée à Alais, l'arrivée à Paris... trois entrées dans le gris, le mouille, le triste, l'amertume.¹⁵

¹⁵ cité par Jean-Paul Clébert, Les Daudet (Paris: Presses de la Renaissance, 1988), p. 48.

On remarque que partout ailleurs où il habite, il vit dans la douleur. La mélancolie fait boule de neige, et il se sent triste. En considérant les adjectifs qu'il utilise ici pour l'amplifier : gluant, encombrés, pleines de fiacres, trop haute et noir, voire les substantifs suivants : le gris, le mouillé, le triste et l'amertume, on voit sans peine quel est son malheur.

Il vit douloureusement presque tout au long de sa vie. Il raconte amèrement sa propre histoire dans la première partie du Petit Chose. L'expérience qu'il n'a jamais oubliée est écrite dans ses livres par lui-même et pour les lecteurs. C'est tout d'abord pour se rappeler les lamentables épisodes des mauvais moments; puis, à l'aide de son talent, il en parle dans ses romans pour divertir le public. Mais il décrit, avec peut-être un peu d'exagération, la deuxième partie du Petit Chose pour atténuer la tension. Il l'a créée comme pour vouloir détourner un peu sa destinée. Le Petit Chose est pour lui un résumé d'une partie de sa vie.

Alphonse Daudet narre dans Jack l'histoire d'un pauvre fils qui lui ressemble. Un garçonnet, abandonné par ses parents, humilié par ses amis, ses professeurs et ses collègues, se sentant isolé, amer, malheureux. Daudet aperçoit sans peine que ce piège de la société ne peut pas lui permettre de sortir du cruel monde dans lequel il vit. L'auteur de Jack souligne l'air de misère, la souffrance d'un être, vivant presque mort, pour amener ses lecteurs à la pitié, voire l'attendrissement.



Il serait plus exact de dire que Le Petit Chose et Jack relatent des faits réels, d'après le point de vue de l'auteur, c'est-à-dire d'après ses sentiments malheureux. Ses oeuvres sont sans doute célèbres. On peut dire qu'il atteint un succès parmi les grands écrivains du dix-neuvième siècle.

Malgré les malheurs qui blessent beaucoup Alphonse Daudet et qui lui restent dans le coeur toute la vie, cela l'incite à fournir des efforts pour dépasser les obstacles et à chercher l'inspiration pour créer des oeuvres littéraires.

2.) Adulte célèbre : Daudet l'écrivain

En réfléchissant bien, la vie du petit Chose que croque l'auteur ne s'assombrit pas tout le temps. Elle est comme un courant alternatif. Le héros connaît un sombre épisode pendant son enfance. On peut dire qu'il descend dans les profondeurs de sa vie misérable. Cependant, cette souffrance le conduit à endurer des difficultés et lutter contre les obstacles pour construire son avenir. Alphonse Daudet connaît enfin le succès par ses oeuvres littéraires pour lesquelles il s'est vraiment dévoué pendant les dernières années de sa vie.

2.1) Travail personnel

Après avoir tant souffert à cause du travail auquel il ne s'intéresse pas, Alphonse Daudet se tourne vers la littérature. Il commence à écrire des vers avec la soutien de

son frère. C'est Ernest, son frère, qui lui fait découvrir la société parisienne et qui surtout lui indique "un nouveau sens à la vie", "un nouveau champ à la poésie."¹⁶ Malgré sa misère physique, Alphonse Daudet ne désespère pas. Cela lui donne l'énergie inverse, à savoir de créer des douzaines de poèmes. Toutefois, le premier livre de cet auteur inconnu est plutôt difficile à remettre à des éditeurs.

On a l'impression qu'il est confronté aux obstacles dès les premiers pas qu'il fait dans le monde littéraire. Il est presque brisé et assommé. Las d'attendre, l'écrivain chiffonne ses tas de manuscrits futiles. Heureusement, un éditeur le rencontre par hasard avec ses brouillons et, avec pitié, décide d'éditer les premiers poèmes d'Alphonse Daudet appelés Les Amoureuses. Mais les vers de Daudet semblent aussi peu originaux que ceux des autres jeunes gens aux yeux des lecteurs. Un critique dit que sa poésie a besoin de mûrir.

Il est tout de même un poète édité. On parle de lui dans les rubriques littéraires, même s'il est un des rares à le remarquer. Néanmoins, on peut dire qu'il reste encore beaucoup de temps à passer pour l'homme de génie qui entre dans la carrière littéraire à l'âge de dix-huit ans.

Il a l'occasion de travailler pour quelques journaux à

¹⁶Jean-Paul Clébert, Les Daudet (Paris: Presses de la Renaissance, 1988), p.52.



la rédaction d'articles d'abord, et puis de récits. À partir de là, il choisit de raconter son expérience de maître d'études dans un collège de fond de province dans son premier article dans le Figaro. C'est le point de départ de cette démarche de son autobiographie.

Aussi remarque-t-on ici que le pseudonyme "Piccolo" avec lequel il signe son article dans Paris-Journal est significatif, puisque ce mot veut dire petit en italien; c'est aussi ce petit vin de pays qu'il aime picoler, la petite flûte du musicien qu'il a dans l'âme et cette pioche provençale avec laquelle il ne cesse de tracer sa route difficile au milieu des embûches.¹⁷ Ce surnom reflète assez nettement sa nature sentimentale. Lui-même, modeste, ressent toujours son infériorité. Au lieu de songer à la célébrité dans l'avenir, l'écrivain veut rappeler sa jeunesse pénible puisqu'il se dénomme un certain Alphonse Daudet ou bien le petit Chose.

De plus, Alphonse Daudet s'intéresse au drame et obtient un grand succès pour un certain temps. Ses pièces se jouent au Théâtre-Français à plusieurs reprises et reçoivent les éloges de la critique. C'est-à-dire que ses pièces de théâtre sont connues. Nous prendrons surtout "L'oeillet blanc" comme exemple. Cette pièce connaît trente représentations, ce qui est un miracle. Mais après, on ne joue plus ses pièces et, lui, il

¹⁷Jean-Paul Clébert, Les Daudet (Paris: Presses de la Renaissance, 1988), p. 61.

n'écrit rien à cause de l'envie de voyager; de plus, sa santé fragile le tient loin de la ville.

Après son dur travail, il ne veut que se reposer en province, folâtrer dans la nature, gagner des forces avant de rentrer vivre encore en ville. Il en retire beaucoup d'énergie et d'informations pour ébaucher une nouvelle oeuvre littéraire qui est cette fois un vrai roman. Inspiré par ses souvenirs d'enfance, il revit dans son petit Chose.

2.2) Mobilité d'esprit

Alphonse Daudet a connu une enfance misérable. Il essaie plusieurs fois de supporter ses souffrances pour améliorer sa situation, puis de franchir les obstacles et de prendre une voie nouvelle. Ainsi en est-il quand son père lui impose un horrible métier, car il sent venir la ruine de la famille. Le petit Chose découvre l'amertume. Maître d'étude, il se dit pourtant heureux. Il remarque plus tard qu'il se fatigue sans être récompensé pour le temps perdu et qu'il ne peut plus endurer la malveillance et l'hypocrisie de la société. Dans la confusion de sa chute, il se laisse aller jusqu'à l'extrémité, jusqu'à souhaiter la mort. Ainsi que le petit Chose, il décide de se suicider après sa chute de travail. Cette décision est finalement annulée. Il s'enfuit alors et commence une vie nouvelle avec son frère, Ernest Daudet, à Paris. C'est Ernest qui découvre les qualités d'Alphonse et qui le conduit au monde littéraire.

À partir de là, Alphonse n'est plus peiné par son destin et ne se désespère pas à la pensée de mauvaises périodes. Il rêve en revanche de son avenir dont il souhaite profiter de son mieux et dont il parle à travers son héros, le petit Chose. "J'avais compris que lorsqu'on est boursier, il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et ma foi! Le petit Chose se mit à travailler de tout son courage."¹⁸

On voit que son protagoniste ne se décourage jamais pour atteindre son but, car il parle souvent de "reconstruire le foyer." L'ouverture d'esprit de l'auteur lui permet de raconter avec audace son passé malheureux. S'il est obsédé par les épisodes désagréables de sa vie, il ne peut desserrer le noeud que fabrique le malheur. Il s'en souvient avec un nouveau point de vue. Ce n'est pas pour insister sur le chagrin, mais pour rappeler les moments irréversibles.

Il est heureux d'évoquer les souvenirs d'enfance. Il lui semble que l'image de sa ville natale, de ses liens intimes et des événements reparaissent sous ses yeux. Il crée des personnages et leur donne forme, par leur nature et leur caractère. Le héros du Petit Chose est particulièrement à son image. L'auteur met en relief le développement de l'esprit. On perçoit la faiblesse des personnages principaux qui disparaît tout à fait à la fin de l'histoire.

¹⁸Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 29.

Dès le début, on voit que le petit Chose et Jack sont des garçons timides, collés toujours à leur mère. Ils sont de plus en plus audacieux. Il s'éloignent de l'injustice de la société pour chercher le meilleur et pour atteindre leurs buts. Ils osent faire ce à quoi ils n'avaient songé auparavant. Ils fuient sans penser au danger ni aux obstacles, et cela pour un seul objectif. Le petit Chose veut rejoindre son frère et Jack aller voir sa mère. On remarque chez les deux héros l'évolution de la pensée de l'auteur. Car lui-même s'efforce de rechercher son propre frère pour recommencer sa vie après l'avoir ratée et pour découvrir le bien-être. Et il se découvre le goût d'écrire.

Grâce à sa mobilité d'esprit, il arrive à reconstituer des faits de mémoire qu'il insère dans ses œuvres. Ce qui est remarquable, c'est qu'il arrive à achever son ouvrage. C'est qu'il s'agit de sa propre expérience que les autres ne peuvent connaître mieux que lui-même. Il ajoute des détails pour accorder l'histoire à ses volontés. L'analyse de la vie humaine intéresse le public de toutes les époques, jusqu'à nos jours. C'est en effet ce qui est tout près de nous. C'est pourquoi les livres d'Alphonse Daudet plaisent encore au public.

2.3) Succès littéraires

Sous l'influence du pays de son enfance qu'il choisit d'habiter pour faire retraite en 1866 et où il vit seul, Alphonse Daudet se rappelle fort bien ses années de malheur. Dès lors,



il sent le besoin d'écrire. L'esprit individuel de l'écrivain ressort, car il veut exprimer les sentiments qu'il éprouve vraiment. Il fait découvrir ensuite son passé misérable avec Le Petit Chose, histoire d'un enfant, et retourne à Paris pour publier. Le Petit Chose paraît enfin en février 1868.

Par suite de son habitude de prendre quantité de notes dont il se sert pour faire des articles, des nouvelles et des romans, il est de plus en plus intéressé par le public. C'est pourquoi la plupart des œuvres de Daudet s'attachent à la réalité et font entrer en scène des personnages proches comme on en rencontre tant dans Le Petit Chose où certains personnages sont, comme nous l'avons vu de ses intimes. Son père dans ses romans est alors souvent présenté du mauvais côté, pour pouvoir laisser exploser la colère de l'auteur, ce que, en réalité, il ne peut pas faire.

Suivant le cours de sa vie intérieure, le romancier touche les lecteurs par les sentiments qui l'affligent lui-même. On voit l'enterrement de la grand-mère, Ebsen, au commencement de L'Évangéliste où il a le plus grand mal à raconter le moment où il a perdu sa mère, Adeline Daudet.

Bien plus, dans les dernières années de sa vie littéraire, il aime présenter des situations particulières à un moment, en ce qui concerne la société, la politique, la religion et même les scandales. Il n'est guère populaire car ses articles sont interdits; la vente ne suit pas. Toutefois, il apporte satisfaction à une masse de gens dont on parle, non pas dans les salons ou les milieux littéraires, mais dans la rue.

En 1874, sous prétexte de passer ses vacances au bord de la mer, il cherche des informations en vue de la rédaction d'un ouvrage. Il a cette fois besoin de visiter un centre ouvrier pour le fer; là, il prend des notes avec l'esprit de l'observateur pour son roman réaliste intitulé Jack, où il veut révéler les malheurs d'un pauvre garçon dont la vie douloureuse ressemble à lui-même.

On peut dire que le cœur de l'écrivain s'imprègne de son héros dont le caractère traduit bien la confusion, qu'amène le malheur. C'est la même âme languissante, pleine de chagrin, ayant une vie harassante. Aux termes de ces aventures réelles, le roman a beaucoup de succès. Jack en est à la onzième édition et reçoit le prix remis par Jouy par l'Académie française, destiné à couronner un ouvrage ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles.¹⁹

Bien que l'ouvrage d'Alphonse Daudet, dans la dernière partie de la vie, n'avance pas beaucoup, il est accepté parmi les grands écrivains. L'auteur connaît la fortune et la gloire. Anatole France le classe parmi les Romanciers contemporains, Jules Claretie dans ses Célébrités du temps. Mieux, un Allemand, Adolf Gerstmann, grave et savant comme on sait l'être Outre-Rhin, vient de lui envoyer deux épais volumes de cinq pages, intitulé

¹⁹Jean-Paul Clébert, Les Daudet (Paris: Presses de la Renaissance, 1988), p. 158.

Alphonse Daudet, sein Leben und seine Werke bis zum Jahre 1883.²⁰

Les Sentiments des deux enfants malheureux

Il est net qu'autrefois l'enfant ne jouait pas le premier rôle dans le roman français. On le voit entrer en scène comme personnage secondaire qu'il est facile de mettre de côté. On constate que Daudet a alors un esprit d'initiative en créant l'enfant-héros. Il est un des rares auteurs à donner de l'importance à l'enfant tout en obtenant la faveur des lecteurs. Il se permet même de multiplier le nombre de personnages enfants.

Ceux-ci ressemblent aux enfants ordinaires. Ils ont un caractère enfantin : innocence, pureté, franchise, etc. Joyeux, naïfs, pleins d'imagination, les enfants agissent en général sans détour. L'univers de l'enfant contient de beaux éléments, tout à fait différents de celui des adultes où l'on rencontre sans peine la ruse, le mensonge, ou bien des choses artificielles. On remarque très vite que malgré la ruine de la famille, le petit Chose ne s'inquiète pas. Il continue à faire ce dont il a l'habitude, c'est-à-dire jouer. Tout est pareil

²⁰: "C'est l'histoire de sa vie, épluchée, minutée, décortiquée avec un soin d'entomologiste.", Jean-Paul Clébert, Les Daudet, Paris: Presses de la Renaissance, 1988, p. 186-187.



pour lui tandis que ses parents se font du souci à l'idée d'une nouvelle effrayante dans la première scène du Petit Chose. L'exemple du petit Chose évoque le comportement simpliste de l'enfant qui ignore l'infortune familiale.

Néanmoins, les enfants-héros de Daudet découvrent quelque chose d'essentiel en plus. Ils connaissent mieux le malheur que les autres. Les personnages principaux perçoivent des choses délicates. Ils sont très sensibles quand apparaît quelque ennui. De nombreuses choses se produisent tout au long de la vie du petit Chose et de Jack. On voit plus souvent le mauvais côté que le bon, avec la peur, le souci et la honte. Ces trois sentiments principaux les accablent de plus en plus et entretiennent un grand malheur.

1.) La Peur

La peur de l'enfant de manière générale est différente de la peur que connaissent les personnages principaux de Daudet. Le petit Chose et Jack ont continuellement peur. Ils ont peur de tout - - - des personnes, des choses, quelles soient concrètes ou abstraites. La crainte est omniprésente dans leur tête, dans leur esprit. C'est pourquoi ils ne sont pas courageux et manquent de confiance en eux. C'est la peur qui les mène au malheur.

1.1) Des Personnes

La peur est le sentiment majeur chez les héros de Daudet. L'auteur insiste sur ce point pour distinguer le héros malheureux des autres personnages. Tout au long des deux romans, le petit Chose et Jack sont paralysés par l'effroi : en eux et autour d'eux, tout est abîmé.

On remarque que la peur des héros naît comme par instinct à cause des gens, voire des mauvaises circonstances qui ont formé leurs esprits égarés. Dès la première scène de Jack, les lecteurs comprennent sans peine la peur de l'enfant de devoir quitter la personne bien aimée. Jack est presque séparé de sa chère mère qui veut le laisser dans une institution, et cela à nouveau quelques scènes après. La peur se révèle par les manières de penser et d'agir des personnages.

À ce moment, appuyée contre elle, une main glissée dans son manchon, il l'écoutait parler, plein d'une admiration muette, et de temps en temps regardait le prêtre et tout ce qui l'entourait d'un air curieux, comprimé et craintif.²¹

La citation que nous étudions évoque la peur de Jack. Cet enfant craintif colle forcément sa mère de peur qu'elle ne l'abandonne. Et cela, le lecteur peut le comprendre. Il

²¹Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 13-

apparaît non seulement peureux par sa réaction tout à fait infantine alors qu'il est en train de perdre quelque chose d'attachant, mais aussi par son regard désespéré qui exprime clairement son effroi. Le petit Chose et Jack ne s'exposent-ils jamais avec courage devant les autres. Ils sont défiants à l'égard de tous ceux qu'ils ne connaissent pas. Comme on le voit dans la scène suivante.

Un homme était allongé là, appuyant sa tête sur un tas de pierres, formant une masse de guenilles confuses parmi la blancheur des cailloux.

Jack s'arrêta, pétrifié, les jambes rompues tremblantes, incapables d'un pas en arrière ou en avant. (...) et il tremblait de voir s'ouvrir ces yeux fermés, se dresser ce long corps abandonné, les souliers en avant, sur la boue du chemin.

(...)

Ah! le misérable tombé là sur ce tas de pierres pour couvrir son vin où son crime aurait pu se réveiller, sauter sur lui, Jack n'eût pas même trouvé la force d'un cri ...²²

Ces paragraphes indiquent bien la peur du personnage principal qu'est Jack, envers un homme qu'il ne connaît pas.

²²Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 178-179.



étendu, se trouvant par hasard dans la rue. La pensée d'un danger et l'incertitude le conduisent à avoir peur.

On remarque le geste du héros dès qu'il aperçoit cet homme. Pétrifié, les jambes rompues, tremblantes, incapables d'un pas en arrière ou en avant, Jack s'arrête immédiatement. Tous ses réactions révèlent sa grande terreur. Les effets sur son corps montrent que le héros a l'esprit égaré. En s'étonnant, immobile, il ne sait pas comment agir. Ainsi ne trouve-t-il pas de force à avancer ni à reculer, ni même à crier. Sans le droit à résister, il est involontairement obligé d'observer la réaction de cet affreux inconnu.

Cependant, ce qui est spécial c'est que les héros de Daudet ont peur de leur entourage aussi. L'exemple le plus net se voit chez le petit Chose. Il craint son père. Lui-même révèle qu'il en a une peur effroyable. Il n'ose pas dire la vérité de peur d'être puni et il doit inventer une histoire pour expliquer son retard.

Puis, notons l'ambiance familiale qu'il décrit pour montrer l'autorité de son père. C'était un homme terrible que personne ne pouvait approcher. Autour de lui, chacun se taisait; on n'osait pas même pleurer devant lui.²³ Par suite de cette crainte le garçon devient craintif par habitude.

²³Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 14.

Puisque même une personne de sa famille lui fait peur, il n'y a donc personne pour le rassurer.

Ensuite, il semble que presque toutes les personnes qui vivent auprès du petit Chose au travail lui fassent peur. En travaillant comme maître d'étude au collège d'Alais, il ressent l'aversion des autres. Les professeurs et le principal ont l'air d'ennemis. Cela le rend de plus en plus peureux.

L'auteur décrit souvent sa peur face à l'abbé Germane, un professeur de philosophie, pendant son travail. L'abbé le terrifie, bien que ce soit le seul dans ce collège qui ne veuille pas de mal au petit Chose : son "horrible" visage trouble le petit Chose. Le héros n'a pas le courage de l'affronter. On voit qu'avant d'entrer dans la chambre de l'abbé, il tremble de peur. C'est-à-dire que le héros est terriblement obsédé par l'image de "ce diable d'homme", avec ses bizarreries et ses brutalités qu'on a informé.

Bien plus, on remarque que presque toutes les femmes dans Le Petit Chose l'effraient. L'auteur les décrit souvent avec quelques épithètes indiquant l'horreur, c'est le cas de "terrible fée aux lunettes" et de "l'horrible Nègresse." Ainsi le petit Chose a peur de celles pour qui il se passionne et de celles qu'il déteste. "Je la regardai, épouvanté. Je sentais qu'elle m'entraînait dans un trou, et j'eus peur un

moment de n'être pas assez fort pour résister...²⁴

Ici, le petit Chose est épouvanté par Irma Borel, qui le force à signer pour un engagement dans un théâtre de la banlieue parisienne. Le héros ne veut pas l'accepter mais il est si terrifié qu'il devient incapable de s'opposer à cette dame. On note aussi que la faiblesse du héros explique son côté peureux. Il n'a pas la force de résister même à une femme. Il semble que l'épouvante dévore toutes ses forces. Il est constamment paralysé et ne résiste à rien.

Le petit Chose est aussi effrayé par les femmes quoiqu'il ne les regarde que légèrement.

Jacques! ... Jacques! ... J'entends sa voiture qui rentre. Oh! la misérable femme! D'où vient-elle si tard? Elle l'a donc oubliée notre horrible matinée; moi qui en tremble encore!

La porte s'est refermée ... Pourvu maintenant qu'elle ne monte pas! Vois - tu, c'est terrible, le voisinage d'une femme qu'on exècre!²⁵

²⁴Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 254.

²⁵Ibid., p. 252.



Ces quelques lignes éveillent forcément l'horreur du petit Chose envers la femme. En entendant entrer, à peine l'apercevoit-il, qu'il est terrorisé. Il fait ensuite de nombreuses hypothèses sinistres qui troublent son esprit. Bien qu'elle soit déjà passée, pour un moment, le petit Chose est atterré; il reste à la même place en songeant à la dame vicieuse qu'il n'a jamais pu effacée de sa mémoire.

On peut dire que c'est une situation anormale pour un homme; la peur est devenue obsession profondément enfoncée dans son coeur. L'auteur met en évidence le fait que son protagoniste a terriblement peur des femmes. A la suite de cela, les héros de Daudet sont aisément troublés par tout : non seulement par les gens, mais aussi par les choses qui n'effraient pas les autres.

1.2) Des Choses

On remarque ainsi que les deux héros d'Alphonse Daudet ont quelques traits tantôt bizarres tantôt différents des autres. Ils sont très sensiblement touchés par leur entourage, en particulier par des choses causant du bruit. L'exemple le plus net apparaît avec les clefs de M. Viot, un des professeurs de son collègue. Ce qui est surprenant, c'est que "la clef" est un petit appareil métallique qu'on imagine seulement servir à actionner une serrure. Le petit Chose est toutefois saisi de frayeur à chaque fois qu'il les aperçoit. " Il ne

parlait pas, mais ses clefs s'agitaient d'un air féroce :
 'Frinc! frinc! frinc! tas de drôles, on ne travaille donc plus
 ici! J'essayai tout tremblant d'apaiser les terribles
 clefs. ''²⁶

Dans ce passage, les 'frinc! frinc! frinc!' des clefs
 ''ennemies'' terrifient le petit Chose. Et celui-ci rencontre
 effectivement des gens qui veulent lui nuire. Les clefs évoquent
 le danger. Ce sont des objets terribles. L'illusion du danger
 qu'elles amènent est si forte qu'il lui est impossible de s'en
 détacher.

Cette nuit-là, je dormais mal. Mille rêves fantastiques
 troublèrent mon sommeil... Tantôt, c'était les terribles
 clefs de M.Viot que je croyais entendre, frinc! frinc!
 frinc! ou bien la fée aux lunettes qui venait s'asseoir à
 mon chevet et qui me réveillait en sursaut...²⁷

L'obsession d'être menacé l'importune continuellement et
 se présente à son esprit de façon horrible pendant le
 sommeil. Le sentiment d'hostilité d'autrui développe sa peur.
 Notre subconscient se révèle naturellement, dit-on, dans le
 rêve. Plus le petit Chose essaie d'être loin des ''terribles

²⁶Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle,
 1972), p. 62.

²⁷Ibid., p. 55-56.

clefs", plus le dégoût haineux le poursuit; ses rêves en deviennent même des cauchemars. À partir de là, le petit Chose éprouve une répulsion violente pour M. Viot, le possesseur des "terribles clefs", comme il le révèle aussitôt : "... je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer; ses clefs me faisaient trop peur."²⁸

En outre, la cloche inspire horreur au petit Chose et à Jack. En entendant le coup de cloche, qui ne provoque aucun intérêt particulier chez les autres, ils ont terriblement peur. L'atmosphère silencieuse du Gymnase rend surtout plus vaste les bâtiments et les jardins ce qui redouble l'excitation de Jack en entendant ce bruit soudainement. La cloche permet à l'auteur de désigner plus nettement l'horreur qu'éprouve le héros dans Le Petit Chose. Constatons le geste du petit Chose dès qu'il entend le coup de cloche dans son demi-sommeil.

Je dormais depuis quelques heures, et je crois que j'aurais dormi jusqu'au retour de ma mère Jacques, quand le son d'une cloche me réveilla subitement. C'était la cloche de Sarlande, l'horrible cloche de fer qui sonnait comme autrefois : 'Ding! dong! réveillez-vous! dig! dong! habillez-vous!' D'un bond je fus au milieu de la chambre.

²⁸Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 63.

la bouche ouverte pour crier comme au dortoir : Allons, messieurs!²⁹

Dans ce paragraphe, la raison de son action est assez nettement indiquée par le coup de cloche : le petit Chose sursaute d'effroi sans que l'auteur ne soit obligé de le dire au lecteur. Il se souvient du collège où il a travaillé malheureux. C'est là qu'il a entendu régulièrement le coup de cloche, qui devient alors le symbole du malheur.

L'auteur met en lumière la peur de Jack. Celui-ci est momentanément frappé d'effroi jusqu'à faire des erreurs de perception. Il croit parfois apercevoir quelque chose d'invisible et entendre ronfler quelqu'un. Son pas le trouble aussi. Jack se fait de nombreuses illusions peut-être à cause de sa grande fatigue, mais peut-être aussi à cause du mystère de la nuit. Une suite d'apparences ignobles se déroule bruyamment sous ses yeux.

Un bruit épouvantable le réveille en sursaut. Qu'est-ce encore que cela? Les yeux à peine ouverts, sur un talus à quelques mètres de lui, Jack voit passer quelque chose de monstrueux, de terrible, une bête hurlante, sifflante, avec deux énormes yeux bombés et sanglants, et de longs anneaux noirs qui se déroulent en faisant jaillir des étincelles.

²⁹Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 159.

Le monstre fuit dans la nuit, comme la trainée d'une immense comète dont le rayon fendrait l'air avec un vacarme effroyable.³⁰

Ici, l'instant de terreur se prolonge même alors que 'ce monstre' a déjà disparu. En fait, l'attention de Jack est retenue par un train express de nuit. L'enfant malheureux est tellement impressionné par la violence et la soudaineté du bruit qu'il n'arrive plus à contrôler sa réflexion. Cela signifie que la peur du héros est si grande qu'elle devient épouvante.

Dans le neuvième chapitre de la première partie, intitulé "Première Apparition de Bélisaire", d'Argenton accepte d'installer sur le toit une harpe, une grande boîte sans couvercle, haute de cinq pieds. Cet instrument à cordes ne produit que des sons musicaux pour plaire aux gens; mais, selon Jack, cet appareil est sinistre parce qu'il renvoie la douleur d'autres que lui, même si ces autres personnes sont imaginaires.

Jusqu'au travail, la peur est fortement présente dans l'âme des héros. Ils sont toujours terrorisés, ayant l'impression d'un étouffement, avec des angoisses horribles, que leur cause tout ce qui les entoure. Jack est, par exemple, terrifié par l'ambiance de travail. D'abord, le bruit, un bruit

³⁰Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 187.



effroyable, assourdissant, trois cents marteaux retombant en même temps sur l'enclume, des sifflements de lanières, des déroulements de poulies, et toute la rumeur d'un peuple en activité (...) Puis, ce sont des wagons, chargés de métal embrasé, ...³¹

Bien que cette activité occupe la majeure partie de sa vie, il ne s'y accoutume pas. Il est atterré et effectue silencieusement sa tâche sous l'effet de la peur. Et encore remarque-t-on que le héros ne supporte pas vraiment l'assourdissement du bruit strident et prolongé produit par la retombée simultanée de nombreux marteaux sur l'enclume, les chuintements de lanières, les déroulements de poulies et le tumulte des travailleurs, ainsi que des wagons. Tous ces éléments sont pourtant nécessaires au bon fonctionnement de l'usine. Il est inévitable, en effet, qu'il vive ce genre de situation et qu'il affronte l'environnement industriel. Cependant, le personnage principal qu'est Jack est effrayé par les bruits que produisent ces instruments. Il connaît donc le malheur de travailler dans un espace qui le déstabilise dès le premier jour. Il n'existe pas de lien entre ses collègues et lui.

Travailler dans l'Etai est, à son avis, comme se jeter dans un abîme insondable, autrement dit s'engloutir dans les

³¹Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 310.

abysses. Ce bruit, comme tous les autres, épouvantent le héros, partout et n'importe quand. Et il n'est qu'un des éléments déclenchant la peur : dans le premier chapitre de la deuxième partie du Petit Chose, à son arrivée à Paris, c'est la ville dans son ensemble qui égare l'esprit du protagoniste. À la peur, s'ajoute le sentiment d'être perdu dans un lieu inconnu.

Moi, serré contre mon frère, je regardais de tous mes yeux à travers les grilles, et mêlant dans un même sentiment de terreur ce Paris inconnu, où j'arrivais de nuit, et ce jardin mystérieux il me semblait que je venais de débarquer dans une grande caverne noire, pleine de bêtes féroces qui allaient se ruer sur moi.³²

Le petit Chose est saisi de frayeur. Son âme éprouve un danger imminent. Il se rapproche de son frère pour se mettre à l'abri contre la vilaine cité et le jardin mystérieux. Il distingue vaguement de grands risques.

On voit encore plus nettement apparaître cette peur de l'inconnu dans le chapitre VII de la première partie de Jack, intitulé "Marche de nuit à travers la campagne" où le personnage principal est en situation de grande frayeur. Après sa fuite dans le but de retrouver sa chère mère, Jack la cherche

³²Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 144.

en vain dans son ancienne maison parce qu'elle est déjà partie pour Etiolles, un village aux environs de Paris.

On le voit ensuite de nouveau en voyage de jour comme de nuit, tout au long de ce chapitre, assailli par une grande peur. C'est surtout, quand l'auteur le met en scène de la page 176 à 177, qu'il ne tarde pas à rendre sensible sa frayeur. Le héros rentre dans Bercy la nuit. Cette ville est aussi mystérieuse, inconnue et silencieuse. Les ombres sont muette, mais par ce fait même, elles arrivent à agrandir l'espace. C'est comme un cauchemar sans cesse renouvelé dans l'esprit du héros. Il s'éloigne; il s'enfuit puisqu'il n'a pas de compagnon. Troublé par ce quartier désert et sans bruit, il marche à grands pas jusqu'à la dernière mesure, une échoppe de vin en espérant y voir des gens.

Jack est retourné dans l'ambiance sinistre et silencieux malgré l'épouvante qu'il éprouve envers cet endroit. C'est en effet là qu'il se sent le plus en sécurité; un lieu plein de monde comporte une mine d'ennemis. On a donc l'impression que le lieu, qu'il soit calme ou bruyant, influence extrêmement le sentiment de peur chez le héros.

De page en page, on vérifie que Jack est particulièrement sensible à son entourage. Il a peur des événements qu'il partage. En entendant même seulement l'expérience d'autrui, il lui arrive d'en avoir horreur. Le héros imagine de mieux en mieux ce dont il est informé, soit que l'histoire ressemble, soit qu'elle soit tout à fait différente

de la sienne. Si l'on considère l'histoire de Mâdou-Ghézo par exemple, on remarque que Jack ne laisse à aucun moment son ami achever son récit parce qu'il ne peut pas en supporter les conséquences.

On remarque dans plusieurs scènes que le personnage principal demande à Mâdou d'arrêter de raconter ses histoires affreuses. C'est parce que Jack sent qu'il participe au déroulement de faits répugnants. On doit quelquefois lui répéter la vérité, confirmer sa présence au pensionnat Moronval, au beau milieu des Champs-Élysées, et non dans ce terrible Dahomey pour le rassurer.

Le héros montre qu'il est souvent terrifié. Enfoncé dans ses couvertures, la tête pleine de ce qu'il vient d'entendre, le petit malheureux tremble de peur à la simple anecdote de son camarade. La scène d'une bataille sanglante se déroule sous ses yeux, à tel point que ces éléments sinistres ne peuvent plus lui sortir de la tête.

Les héros exposent souvent leur anxiété à cause d'affreuses histoires profondément fixées dans leur âme. Ils se disent que ce qui leur arrivera sera presque toujours une péripétie. Ils ont peur de l'avenir. Tel est le cas du petit Chose, par exemple. Après avoir reçu la mauvaise nouvelle de la mort de son frère aîné, il s'attend vraiment au pire avec le télégramme. Il est systématiquement terrifié en recevant une dépêche. Il ne peut pas l'ouvrir sans un frisson de terreur.



Il s'accoutume à cela et n'ose pas agir. Après plusieurs refus, il devient un homme sans confiance en lui-même. Il ne peut pas accomplir toutes ses volontés.

À cause de la peur, les héros manifestent souvent un manque certain de courage. Tout cela les empêche avoir du succès dans leur vie et cela se retourne en avantage dont profitent les autres. L'auteur met en relief le sentiment de la peur chez ses héros, peur qui les conduit au malheur. Il exprime la peur en évolution de manière graduée: la crainte, l'effroi, l'horreur, la frayeur, l'épouvante et la terreur. On éprouve le sentiment de la peur des héros, de la plus petite à la plus grande frayeur, que les objets de la peur soient minuscules ou gigantesques.

On note ici le talent du romancier à nuancer les sentiments comme le peintre nuancerait sa peinture. L'auteur fait un récit très coloré. Nous, les lecteurs, pouvons comprendre mieux les histoires avec l'aggravation de la peur que peint le romancier. C'est-à-dire qu'on peut connaître le degré d'un état d'âme. Il est évident que la peur domine une grande partie des sentiments des héros du Petit Chose et de Jack. L'auteur la souligne pour insister nettement auprès des lecteurs sur le malheur des protagonistes.

À cause de la peur, les héros se méfient constamment et ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent. Les deux enfants craintifs s'habituent petit à petit à vivre à l'écart de la société. C'est parce qu'ils ont peur de tout. À leur avis, les

gens et les choses sont presque tous leurs ennemis, avec leurs railleries. Alors, quand ils se présentent en public, ils sont systématiquement honteux. La honte, comme la peur, est fortement présente dans leur âme et les rend malheureux.

2.) La Honte

La honte occupe une place vraiment importante dans les deux livres d'Alphonse Daudet. L'auteur expose le rôle des enfants honteux avec le petit Chose et Jack. Tous les deux éprouvent le sentiment pénible de leur ridicule devant les autres. Les personnages principaux ne veulent pas s'exposer devant le public ayant crainte de tout. On remarque donc que tout d'abord ils agissent prudemment; ils ne veulent pas s'occuper ensuite de l'affaire à laquelle ils font face; et enfin, ils ne désirent plus refaire ce qu'ils ont fait. La honte prend petit à petit la place de la volonté. On note alors que les héros manifestent une absence constante de courage.

En réfléchissant bien, on peut affirmer qu'il y a plusieurs raisons qui provoquent le sentiment de gêne chez les héros : la timidité qui leur fait manquer de bonnes occasions, leur aspect physique qui leur inflige une certaine infériorité, la modestie dont les malveillants profitent, le manque d'assurance qui augmente peu à peu et leur lance un défi intérieur, etc. Les timides, dit-on, sont malheureux. On croit sans peine que le petit Chose et Jack connaissent le malheur. Ils sont mélancoliques à cause de tout cela, source d'indignité.

Dans Le Petit Chose, les Eyssette ressentent douloureusement les effets de la crise économique à cause de la faillite. Etant à court d'argent, toute la famille mène une vie tout à fait différente par rapport à avant. Il faut déménager et vivre durement dans un milieu sinistre, plein de bêtes, couvert de crasse et de quelque chose de hideux. Ils sont bien conscients de leur pauvreté. Où qu'ils aillent, ils se présentent avec discrétion et s'abaissent devant les autres.

Ces promenades de famille étaient lugubres. M. Eyssette grondait. Jacques pleurait tout le temps, moi je me tenais toujours derrière; je ne sais pas pourquoi, j'avais honte d'être dans la rue, sans doute parce que nous étions pauvres.³³

Normalement, en croquant l'image de cette famille en promenade, on imagine que toute la famille, parents et enfants, heureux, marchent côte à côte, main dans la main pour se distraire. Cette image exprime bien la bonne relation entre les membres de la famille. Toutefois, ce n'est pas le cas pour la famille Eyssette. Cette citation qui incite à de sombres pensées indique la grande tristesse qui règne dans la famille du petit Chose pendant la promenade. Il semble que tous les personnages dans cette scène ne soient pas heureux. Le père est souvent de mauvais humeur; son frère verse des larmes comme

³³Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 24.



d'habitude. Quant au petit Chose, il se trouve toujours derrière. Il a honte "d'être dans la rue" à cause de son infériorité. Il est obsédé par sa bassesse qu'il considère comme une des causes de son malheur.

Quelques scènes après, on voit à nouveau le petit Chose, immobile derrière un arbre, tout honteux dans son habit râpé, usé, regarder passer les belles dames. Puis, il se sent ridicule avec ses caoutchoucs sur le grand boulevard. On remarque que toutes ses hontes surviennent quand il se trouve parmi des gens dans de tels habits. Si on le regarde en riant et en parlant de lui en passant de très près, cela le gêne particulièrement beaucoup et le fait broncher. Il se sent honteux d'être habillé avec un vêtement sordide en croisant dans la rue des gens bien vêtis, conscient de sa faiblesse sociale, le héros aime alors se cacher et rester sans s'agiter. Cela souligne sa bassesse.

Il est évident que l'auteur donne du relief aux petits détails. On voit tout de suite, dès le début du Petit Chose, que les vêtements et les outils provoquent un effet déshonorant. À son arrivée au collège, ce qui frappe le plus le héros, c'est qu'il est le seul avec une blouse, que l'auteur considère comme le type d'habits propre au plus bas rang. Les élèves de familles riches manifestent donc du dédain envers le héros qui se place au-dessous d'eux. Incontinent, il est relégué à l'arrière plan dans l'esprit de ses camarades.

Encore remarque-t-on que c'est non seulement sa blouse qui le distingue des autres enfants, mais aussi tous les objets

qu'il transporte. On donne ici, pour mieux comprendre, un tableau relatif aux objets déterminant la pauvreté du héros, de façon à faire apparaître la différence de situation scolaire entre le petit Chose et ses amis.

les autres enfants	le petit Chose
1) de beaux cartables en cuir jaune	1) un cartable, raccommodé à la main par son frère avec un infinité de poches, très commode mais trop de colle
2) des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas	
3) des cahiers cartonnés	2) des livres de vieux bouquins, achetés sur les quais, moisissés, fanés et rancis, avec les couvertures en lambeaux, quelques fois manqués des pages
4) des encriers de buis aromatisés	

: le deuxième chapitre de la première partie du Petit Chose à la page 28-29

On perçoit distinctement le contraste marqué entre des objets de luxe et d'autres de qualités moins grande. L'image de deux choses opposées explique l'état psychologique différent du héros par rapport à ses amis. Il a un cartable raccommodé à la main par son frère et des livres, de vieux bouquins tandis que ses amis ont de beaux cartables, des livres neufs, des cahiers cartonnés et des encriers de buis aromatisés. Cela l'intimide.

Après la période ignoble des études, les héros entrent dans le monde du travail. On voit que la condition d'ouvrier de Jack est indigne. Il rougit de son bourgeron et de ses mains noires.

Elle lui parut énorme, cette main noire, indélébilement noire, traversée d'éraflures et de coupures, terminée par des ongles cassés, durcie, tannée au contact du fer et du feu. Il en avait honte, ne savait où la cacher. Il s'en débarrassa en la mettant dans sa poche.³⁴

A sa manière d'observer minutieusement les choses, l'auteur nous amène à voir plus clairement le contexte de cette main crasseuse et griffée du héros. Cela l'embarrasse. Il est maladroit en présence d'autrui. Il se sent inférieur et même timide, surtout avec ses mains sales. Les héros, lorsqu'ils se souviennent de leur dénuement et de leur existence dans "un cloaque"³⁵, se sentent rougir.

Néanmoins, l'auteur ne s'arrête pas à un seul aspect : la honte des héros tient aussi à la saleté et au mauvais état de leurs habits. Jack est curieusement gêné malgré son costume

³⁴Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 491.

³⁵: "De penser que j'avais vécu dans ce cloaque, je me sentis rougir.", Alphonse Daudet, Le Petit Chose, Paris: Fasquelle, 1972, p. 131.

parfait, mais un peu exagéré à son avis, au début du roman. On remarque qu'un ensemble de vêtements variés ne satisfait pas du tout cet enfant mal à l'aise dans la passage suivant :

Le costume était peut-être de son âge, mais il semblait en désaccord avec sa longue taille et son cou déjà fort. Ses mollets musclés et gelés dépassaient de chaque côté son ajustement grotesque dans un élan maladroit de croissance en révolte. Il en était embarrassé lui-même. Gauche, timide, les yeux baissés, il glissait de temps en temps sur ses jambes nues un regard désespéré, ...³⁶

On peut remarquer que le personnage principal de Jack baisse les yeux et glisse de temps en temps sur ses jambes nues un regard désespéré parce qu'il est gauche, timide et honteux de sa mauvaise tenue qui ne lui convient pas. Il se sent déplacé, ridicule par la façon de s'habiller que sa mère lui a imposée. Le geste malheureux qui consiste à ne pas détacher son regard montre bien sa honte. Il est affublé d'un affreux vêtement resserré avec une toque à chardon d'argent et un plaid. Ce costume grotesque lui donne l'impression d'être un bouffon.

Les héros éprouvent un sentiment désagréable; ils se sentent laids dans tous les états où ils peuvent se trouver. Ils ne veulent pas que l'on s'intéresse à leurs parties inférieures.

³⁶Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 13.



Ils se penchent alors pour les cacher. Le moyen le plus efficace dans leur cas, c'est de se dissimuler de façon à échapper à l'attention. On constate que les héros se placent souvent dans un coin discret comme dans plusieurs exemples cités. Ils n'ont presque pas l'occasion de se tenir fièrement dans le monde. Quoi qu'ils fassent, le temps presse.

À la crémérie de la rue Saint-Benoît, j'avais toujours soin de me mettre à une petite table à part de tout le monde; je mangeais vite, les yeux dans mon assiette; puis, le repas fini, je prenais mon chapeau furtivement et je rentrais à toutes jambes.³⁷

Il est net que le petit Chose a l'habitude de s'installer à une place très précise. C'est à lui de choisir. Vu qu'il sait bien sa petitesse, il préfère une petite table. Le caractère de la honte est aussi nettement présenté dans cette citation. D'une part, il baisse timidement la tête et fixe les yeux sur une chose, son pain et son assiette par exemple. D'autre part, il agit avec hâte et s'échappe sur-le-champ, même s'il n'a pas encore achevé son travail. Dans un autre exemple, il a du vite pomper, car gêné par la présence d'un homme, le petit Chose remonte tout de suite sa cruche à moitié remplie. Il ne s'intéresse même plus à savoir s'il accomplira son geste

³⁷Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 173-174.



correctement. Le plus urgent, pour lui, c'est de quitter immédiatement ce lieu.

Les protagonistes préfèrent leur vie privée bien qu'on les incite à connaître le monde. Dans Le Petit Chose, l'auteur crée plusieurs fois la même situation pour insister sur la timidité du héros. Après avoir été présenté aux autres par le moyen de la discussion par exemple, le petit Chose est rapidement oublié. Les autres ne le saluent plus, ni ne regardent une seule fois de son côté, parce que, mis en harmonie avec le néant, il écoute et ne parle pas. Autrement dit il ne participe pas. Il aime mieux se retirer timidement dans un lieu, loin d'autrui. S'il ne peut éviter la situation, le héros accepte avec agacement. Prenons la situation suivante par exemple. M.Pierrotte souhaite ouvertement exposer le petit Chose en célébrant hautement sa beauté. Mais, ce monsieur doit d'abord l'amener de force au milieu du salon. L'auteur fait saillir ce détail pour souligner un moment de gêne du héros.

Cette exhibition me gênait beaucoup. Mme.Lalouette et la dame de grand mérite avaient interrompu leur partie, et, renversées dans leur fauteuil, m'examinaient avec le plus grand sang-froid, critiquant ou louant à haute voix tel ou tel morceau de ma personne, absolument comme si j'étais un petit poulet de grain en vente au marché de la Vallée.³⁸

³⁸Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 189.

Cette citation montre que le petit Chose déteste absolument s'exposer aux regards du public. L'auteur utilise le substantif "exhibition" à la place de "présentation" pour insister fortement sur l'ennui du héros lorsque la curiosité d'autrui devient importune. On exhibe ordinairement les choses ou les animaux, non pas les gens. Alors l'emploi de "cette exhibition" révèle que le héros n'est pas content. Il ressent un sentiment singulier car il est outragé publiquement à la façon d'un objet. La manière d'examiner de ces dames, avec une critique ou une louange, indique les mauvais traitements qu'autrui fait subir constamment au héros sans que ce dernier puisse résister.

On aime abuser de lui comme le supérieur qui agit sur les faibles. Les deux malheureux héros prennent leur parti de ceux qui n'objectent rien. Ils laissent faire les autres sans se plaindre bien que cela ne soit pas juste. Trop timides, ils n'osent pas réclamer ce à quoi ils ont droit. On voit que, dès la première scène de la deuxième partie du Petit Chose, pendant son premier voyage à Paris en wagon de troisième classe, il cède sa place à quelqu'un d'autre. Il n'a pas l'audace de protester alors que le raisonnement dont on se sert pour s'installer en face de la femme est absurde. Jack, de son côté, n'ose pas s'imposer pour faire reconnaître sa possession. Stupide, errant, éperdu, ce garçon honteux ne peut pas même crier que cette place est à lui et qu'il ne veut pas qu'on l'emporte.

A cause de leur timidité, le petit Chose et Jack deviennent des hommes incapables d'oser. Il doivent supporter les abus des autres. Tant que la honte les retient, ils ne peuvent connaître le chemin du bonheur, ni personne de confiance. Facilement souçonneux, ils se font du souci pour tout.

3.) Le Souci

L'auteur met en évidence le fait que ses deux enfants montrent de l'embarras en présence des autres. Cela renvoie ensuite à l'inquiétude. On a déjà vu que le petit Chose se comporte toujours de façon maladroite à tel point qu'il lui est difficile d'agir. Dès lors, il perçoit une impression singulière. Il est de tout temps persécuté par les regards sinistres d'autrui. La timidité devient de l'appréhension. La curiosité le préoccupe fortement :

A tous les coins de rue, ce diable d'oeil silencieux se braquait sur moi curieusement; et quand j'avais passé, je le sentais encore qui me suivait de loin et me brûlait le dos. Au fond, j'étais un peu inquiet.³⁹

Dans cet extrait, le héros se rend compte que quelqu'un le suit d'un regard curieux et où qu'il soit. Cette surveillance

³⁹Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 162.

muette le poursuit continuellement bien qu'il s'éloigne. Cela ne cesse de l'énerver. Remarquons en outre que l'adverbe de quantité "un peu" qu'utilise l'auteur à propos de l'inquiétude n'est peut-être pas approprié. Un autre terme indiquant l'intensité conviendrait même mieux "bien", "très", etc. En tant que lecteurs, nous percevons ici la forte anxiété qu'éprouve le héros considérant ce que l'auteur dit : "se braquer", "suivre de loin", et surtout "brûler le dos". L'émotion est forte. L'idée qu'on le fixe tourmente son âme et l'obsède. Il lui semble que tout le monde le regarde assidûment, n'importe où, où qu'il aille. En plus de la honte que le héros ressent instantanément, le souci l'accompagne pendant de longues périodes. Disons que sa grande inquiétude exige d'être appréciée dans le temps.

Aussi constate-on la nuance du souci que peint l'auteur dans les deux livres comme il l'a déjà fait pour la peur. Le degré du souci des héros dépend des choses irritées. Quelques-unes les préoccupent d'autres à plusieurs reprises les tracassent tellement fort qu'ils font place après à l'angoisse. Les héros l'éprouvent parfois de manière excessive jusqu'à l'envie de mourir.

On remarque que les héros sont souvent préoccupés par des incidents désagréables, surtout à propos de ce qui cause des difficultés à leur entourage. Jack est bien des fois soucieux à propos de sa chère mère, comme lorsque des hommes l'accaparent afin de profiter de l'innocence et des biens de sa mère. La



situation pénible de sa mère depuis ses projets de mariage le préoccupe ensuite beaucoup. Jack, doutant de la sincérité du nouvel amant de sa mère, craint qu'elle ne soit trompée. Et on voit que son pressentiment est juste étant donné qu'elle se sépare finalement de cet homme cruel et cupide pour rejoindre son petit Jack. Toutes ces pensées lui gâchent ses joies et évoquent ces préoccupations intenses.

Le petit Chose, soucieux lui aussi, est malchanceux du fait de la maladie grave de son grand frère et de la peine de sa mère. Ces deux mauvaises nouvelles l'affectent profondément. Il apprend la vérité, à savoir qu'en vivant avec son oncle, sa mère mène une vie difficile après la séparation de sa famille. Le héros a vraiment un esprit émotif sans qu'il puisse agir. "Ah!, chère Mme Eyssette, comme j'aurais voulu vous emporter ce soir-là, comme j'aurais voulu vous arracher à cette impitoyable vache à lait et à son épouse..."⁴⁰ Ce petit enfant est très inquiet pour sa mère. Mais malheureusement, lui-même aussi vit durement avec son frère. N'étant pas riche, il a des difficultés à s'occuper des siens. Il ne peut en effet pas sauver sa mère. Il ne peut que partager les soucis de sa mère, qui s'ajoutent aux siens. Quelque soit la douleur des personnes à qui les héros tiennent, ils s'en préoccupent même

⁴⁰Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 137.

s'il doit perdre leur bonheur personnel. C'est-à-dire qu'ils éprouvent de la sollicitude pour les autres.

En ce qui concerne justement les héros, ils font preuve d'un tel caractère, mais l'exprime de manières différentes. Pour ce qu'ils ne peuvent prévoir, ils éprouvent de l'appréhension. Dans Le Petit Chose et Jack, ce qui est incertain, ce sont leurs conditions de travail. Le poste de pion du petit Chose ne lui rend pas la vie meilleure par rapport au passé. S'il gagne sa vie, cela se passe dans des conditions difficiles. Son étude est difficile. Un sinistre passe, ses étudiants sont plus rudes et plus violents que jamais. Les enfants ne l'écoutent plus. Sa vie dans le collège devient plus dure. La maladie à ce moment-là le rend en plus nerveux et irritable; il a des difficultés à supporter les choses.

Après avoir quitté son école à laquelle il tourne le dos, il finit par échouer de nouveau. Il ne peut pas devenir un grand poète et son livre ne se vend pas. Il lui semble que rien ne lui réussit. Inquiet, il ne pense qu'à ses problèmes qui reviennent sans cesse. Ainsi lui-même déclare que toute sa vie est gâchée. Il n'y voit plus clair, il ne sait plus. Il fait noir.⁴¹ À la suite de ces paroles expressives, on saisit très vite son état d'âme. Ce petit enfant est vraiment soucieux de

⁴¹Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 256.

son avenir et reste dans l'ombre. Cette pensée sombre est mise en parallèle avec celle de Jack. Sa situation sociale nous permet d'admettre sa grande appréhension. Il vit dans une chambre bien étroite, bien nue, bien affreuse, en bref, un vrai chenil⁴² ; et il n'a rien à manger ni à boire. Cela lui donne certaines inquiétudes pour l'avenir. Il craint particulièrement toutes les difficultés tels que la classe ouvrière, la condition financière, voire son origine. Cette question de naissance dont il ne s'intéressait jamais par le passé l'occupe beaucoup maintenant. Il ne sait pas exactement qui est son père et comment expliquer cela à sa femme bien aimée.

Cependant, les héros expriment d'une manière plus précise leur grande inquiétude aux termes de l'attente. On peut apercevoir nettement l'anxiété dans la scène de la fuite de Jack à la recherche de sa mère. Face à la crainte d'un danger, le héros est vraiment soucieux. Nous avons vu dans le paragraphe concernant la peur qu'il ne veut plus rester dans cette situation sinistre. L'attente anxieuse du jour nouveau est en effet son seul but à ce moment-là afin de reprendre sa route et pour chercher un lieu de sûr. Ajoutons un autre exemple qui confirme le grand souci de Jack et cela par son attitude. L'ambiance est très tendue.

⁴²Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 572.



Pendant ce temps, Mme. Bélisaire, toujours au chevet de leur ami, ne sait plus que penser de cette absence prolongée, ni comment calmer l'inquiétude du malade, que l'idée de revoir sa mère entretient dans une grande agitation. (...) À tout moment, la porte s'ouvre, et Jack guette l'entrée des visiteurs. (...) Mais quel désappointement à chaque nouvelle visite. (...) Il voit que ce n'est pas encore sa mère, et retombe plus affaibli, plus désespéré que jamais.⁴³

Jack manifeste à tout moment son anxiété quand il est dans l'attente. On voit nettement l'image d'un pauvre enfant à l'agonie, mal à l'aise en attendant quelqu'un d'autre. Mais, le pire est qu'il s'engage désespérément et anxieusement dans les derniers moments qui lui restent. Ses yeux guettent en vain la porte par où arrivera sa chère mère. Il est extrêmement désireux de la rencontrer. On peut ainsi remarquer que le souci se développe en trois étapes : l'attente, l'incertitude et le désespoir. Premièrement, le malade reste anxieux dans son lit en comptant sur l'arrivée de sa mère. Son geste bouleversé marque ensuite sa confusion à cause de l'incertitude. Il est finalement frustré dans son espérance. Il ne peut pas deviner pourquoi elle ne vient pas le voir et l'encourager. Tout cela augmente son souci. Admettons d'ailleurs, que parfois une action

⁴³Alphonse Daudet, *Jack* (Paris: Flammarion, 1965), p. 683.

blâmable des héros suscite en eux des soucis. Ils ont l'impression d'être en faute. Ils regrettent vivement d'avoir fait une erreur si sévère et sérieuse pour eux-mêmes qu'on ne pourrait le leur pardonner. Dès lors, ce remords pèse sur eux, sur leur demi-conscience. L'extrait suivant montre que le héros, Jack, éprouve à la fois le sentiment d'une faute et d'une grande inquiétude qui s'accompagne d'un malaise physique.

Oh, le réveil lugubre de l'ivresse, l'ardente soif, le tremblement, la gêne des membres las, comme serrés dans une armure lourde qui les blesserait de partout, puis la honte, l'angoisse inexprimable de l'Être humain se retrouvant dans la brute et si dégoûté de sa vie souillée qu'il se sent incapable de recommencer à vivre. Jack éprouva tout cela en ouvrant les yeux avant même d'avoir repris possession de sa mémoire, et comme s'il avait dormi dans l'obsession d'un remords.⁴⁴

L'angoisse de Jack s'exprime ici de façon distincte. Couverte de boue et d'infamie, sa vie est troublée. Sous l'effet de l'alcool, encore éreinté de l'ivresse de la veille, il se débat dans les difficultés de sa conscience. Il se sent absolument découragé. Cette émotion pénible déchire son cœur et occupe son esprit au point de l'angoisser.

⁴⁴Alphonse Daudet, *Jack* (Paris: Flammarion, 1965), p. 389.



En tenant compte de la sensibilité des héros, ils perçoivent facilement certaines de leurs sensations. Quelque chose de touchant les navre deux fois plus que les autres et cela les importune continuellement. Leur angoisse devient alors une obsession. Prenons Le Petit Chose par exemple. A l'idée que son cher frère sera loin, son coeur s'étreint et se serre. Cette pensée l'obsède, lui semble-t-il, bien qu'il fasse des tentatives en vue de l'oublier en s'appliquant d'autres manières.

Cette pensée ne le quittait pas. C'était une obsession, une angoisse perpétuelle. Il avait beau chercher à s'étourdir, (...) , apprendre de nouvelles bouffonneries, étudier devant le miroir de nouvelles grimaces, toujours le miroir lui renvoyait l'image de Jacques au lieu de la sienne; (...) Il ne voyait que le nom de Jacques, Jacques, Jacques, toujours Jacques.⁴⁵

Daudet met souvent l'accent sur l'obsession des héros. On trouve deux fois dans Le Petit Chose la même situation angoissante. Par la concentration de son esprit sur le départ de son frère, Le petit Chose s'inquiète de rester seul dans la grande ville et d'être responsable de tous ses actes qu'il avait déjà des difficultés à assurer. Certes, il affecte la

⁴⁵Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 266-267.

négligence; cependant, cette idée d'angoisse revient toujours en mémoire.

On trouve plusieurs de ces situations, dans les deux livres et les héros s'y présentent assaillis par l'obsession. Une foule de remarques sinistres et fatales se déroulent dans leur cervelle et retentissent à leur oreilles tels que le blâme, le mépris, etc. Ils y pensent toujours, en travaillant, en dormant. À chaque instant, à chaque pas, cette erreur de perception auditive les poursuit et les tourmente. Ils sont infiniment soucieux, à tel point qu'ils se perdent et souhaitent la mort.

Pourtant, on peut constater qu'il existe ainsi un mélange des sentiments. Quelquefois, les héros en éprouvent deux à la fois, et peut-être même trois. Cela peut être la peur et le souci, la peur et la honte, la honte et le souci. Ces trois sentiments entrent en relation. Chacun accentue l'autre, lui donne plus d'intensité. On voit que Jack est tout effaré et épouvanté par un Paris entrevu. Il est donc très inquiet pour son ami, Mâdou, qui s'enfuit dans cette ville mystérieuse. Il craint que Mâdou soit mis en danger.

C'est ce Paris qui rend peureux le petit Chose, mais également honteux. La timidité qu'il tient de sa mère, comme beaucoup d'autres traits de caractère est réveillée par le délabrement de son costume et de ses affaires. Plus la gêne le pénètre, plus la crainte le harcèle. Il ne veut jamais descendre de son clocher ni aller ailleurs. La rue lui fait peur et le rend honteux.

En outre, on remarque que la honte et l'angoisse de Jack se produisent simultanément, dès qu'il se réveille au lugubre matin de l'ivresse. Son regret d'une faute le préoccupe et le met dans l'embarras. Ces deux sentiments se mêlent et l'obsèdent continuellement. Jusqu'ici, l'auteur veut renseigner au mieux ses lecteurs sur le lien psychologique qu'existe entre tous ces sentiments. La peur rend une âme faible et timide et préoccupe même à propos contre des meilleures choses. L'écrivain le montre clairement dans le paragraphe suivant :

Je me trouvais tout à coup plus petit, plus chétif, plus timide, plus enfant comme si mon frère, en s'en allant, m'avait emporté la moelle de mes os, ma force, mon audace et la moitié de ma taille. La foule qui m'entourait me faisait peur. J'étais redevenu le petit Chose. (...) L'idée de se retrouver dans cette chambre vide l'attristait horriblement.⁴⁶

Cette extrait décrit la singulière sensation qu'éprouve le petit Chose. Il ne sait pas exactement quel sentiment est le plus dominant. La honte, le souci et la peur l'occupent ensemble à partir du moment où son frère le quitte. Une foule d'impressions diverses lui viennent à l'esprit. De peur de rester tout seul, il est plus confus que jamais. C'est parce

⁴⁶Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 230.



que son frère, selon lui, est le centre de sa vie. Perdre son frère, cela revient à perdre son héros. Pour lors, il ne reste que la faiblesse d'un enfant. Il ne sait pas qui peut lui redonner des forces et lui apporter de l'aide; et même comment être maître de soi-même. Il s'inquiète beaucoup de son avenir. Les trois sentiments s'emparent à la fois de son esprit et lui causent, en effet, du tourment.

Avec plusieurs citations, on prend conscience des traits de caractère des deux héros du Petit Chose et de Jack. Leur âme enfantine s'égaré complètement dans des dispositions tels que la peur, la honte et le souci. On comprend alors facilement pourquoi les héros sombrent facilement dans le malheur. Leurs actes sont animés par des sentiments plutôt négatifs et sont la cause de leur état affligeant. Dans cette vie, ils ont bien des difficultés à avancer.

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย